



www.ec-aiss.it

Testata registrata presso il  
Tribunale di Palermo  
n. 2 del 17 gennaio 2005  
ISSN 1970-7452 (on-line)

© EIC · tutti i diritti riservati  
gli articoli possono essere riprodotti a  
condizione che venga evidenziato che  
sono tratti da www.ec-aiss.it

## La parabole: une forme de vie<sup>1</sup>

Algirdas Julien Greimas

[381] Inscrite comme un genre littéraire dans la typologie des traditions orales de l'humanité, fortement encadrée par l'héritage sémiotique – **mashal** en hébreu<sup>2</sup>, **matel** dans le coran<sup>3</sup> – la parabole évangélique ne perd pourtant rien de sa spécificité. Traduite en grec par parabolê, “comparaison”, “**Gleichnis**” – mot qui lui servira d'emblème – elle se trouve depuis longtemps et pour longtemps intégrée dans la tradition de la rhétorique gréco-latine qui parachève de la banaliser en la traitant comme un instrument de la persuasion et de l'interprétation. La sémiotique du discours religieux s'est efforcée, dès ses premiers pas, à la revaloriser en projetant sur elle un regard naïf d'incompétence exégétique, mais en tentant en même temps, dans le cadre sémiotique plus général, de la considérer comme une configuration discursive porteuse, en tant que forme, d'un sens qui lui soit propre. C'est sur cette voie de recherche, déjà considérablement enrichie, que je me propose de réfléchir.

### L'efficacité de la parabole

À l'opposé de la rhétorique de la comparaison et de la métaphore dont le but, avoué ou non, est la rationalisation du discours par la réduction des marges à des formulations [382] cognitives plus abstraites, le mérite de la sémiotique, en renouvelant la problématique de la parabole, a été de fixer l'attention sur la **figurativité narrative** qui lui est propre et dont elle tire, pour une bonne part, son efficacité.

L'efficacité, concept technologique, qui renvoie non pas à la nature, à l'“être” des choses, mais au “faire” et aux résultats qu'il produit, apparaît comme l'atténuation d'un savoir catégorique, comme une attitude d'incertitude à l'égard du monde phénoménal. Une attitude que le chercheur exprime, dans son langage quotidien, par un “on ne sait pas bien comment c'est, mais ça marche”. Transportée et appliquée aux organisations discursives verbales, l'efficacité se substitue au jugement de “qualité” d'une communication réussie, à la “vérité” qu'on n'ose même pas affirmer et sert même, pourquoi pas, à formuler un jugement esthétique sur une oeuvre littéraire ou picturale.

Pour rendre compte de ce fait dont les répercussions sur l'épistémê de notre temps ne sont pas négligeables, on est amené à reconnaître que les parcours de la pensée qui conduisent au constat de l'efficacité ne sont pas les mêmes que ceux de la démonstration ou de l'explication dite scientifi-

<sup>1</sup> In “Hommage à A.J. Greimas”, *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n. 25, 1993.

<sup>2</sup> Dominique De La Maisonneuve, *Paraboles rabbiniques*, Cahiers Evangile, n. 50, Ed. du Cerf, 1984.

<sup>3</sup> Nous remercions notre amie Heidi Toelle qui a bien voulu choisir pour nous un corpus de paraboles coraniques.



que, qu'ils empruntent souvent les voies figuratives. On peut penser ce que l'on veut de la psychanalyse, il faut reconnaître qu'elle a posé une question pertinente concernant la réussite de la communication, à savoir comment le fait qu'un individu qui a "des problèmes" peut devenir pleinement conscient de ses troubles psychiques, sans que pour autant il arrive à les "assumer", à se les faire siens, ce qui le conduirait sur la voie de la "guérison". Il s'en suit, au niveau de la thérapie, le refus du métalangage cognitif et la préférence affichée pour le discours figuratif du patient. On voit bien qu'il s'agit là d'un problème beaucoup plus général et qui concerne toute communication intersubjective: on dirait que l'acte épistémique d'adhésion, encore mal cerné, et qui se situe entre le faire-croire et le croire, pourrait recevoir un début d'explication par la rencontre qui se fait au niveau du corps propre percevant entre les "passions de l'âme" et les "passions du corps", par l'empreinte de plaie vive, par exemple, que convoquerait la blessure d'amour propre "authentifiant" ainsi la figure douloureuse.

Le croire, la confiance, concepts fondateurs d'intersubjectivité humaine – et dont la foi religieuse ne serait qu'une des [383] variantes spécifiques – sert de point de départ à un autre type de rationalité, différente de la rationalité cognitive, et qui repose sur le déroulement de la parole figurative. Ce n'est que récemment qu'on commence à reconnaître la valeur heuristique du raisonnement analogique, qu'on propose même d'utiliser, dans le domaine des sciences, des modèles analogiques. Cependant, si ceux-ci sont considérés comme susceptibles d'enclencher de nouveaux parcours inédits du raisonnement, de "donner des idées" au chercheur, il n'en est pas moins vrai que les sciences dites avancées ne trouvent rien de mieux, pour boucler leur boucle, que de placer au bout de leurs parcours des représentations mythologiques figuratives: les anges du ciel que Newton y avait installés pour tirer les astres et rendre compte ainsi des lois de l'attraction universelle, ne sont pas moins "scientifiques" que les bangs et les bings d'aujourd'hui qui permettent à l'univers de sortir du chaos vers l'ordre.

C'est dans cette perspective générale qu'il convient de prendre en considération le discours parabolique et de parler de son efficacité. A condition d'y ajouter notre savoir – et le savoir-faire péniblement mais sûrement acquis – sur les modèles narratifs que l'on reconnaît dans le fonctionnement figuratif des paraboles. Je pense souvent aux conversations que j'ai eues jadis avec un rescapé du goulag qui, après dix ans passés dans cette ambiance particulière, était incapable, me semblait-il alors, de répondre simplement, par un oui ou par un non, à mes questions. Sortant du silence, il se mettait à me raconter quelque histoire de la vie quotidienne du camps, sans relation apparente avec la question posée. Le récit se développait, se complexifiait pour se résumer enfin comme un énoncé métaphorique de sagesse. Ce discours de l'"homme du peuple" où les choses se transforment en symboles et les petits événements en figures porteuses de sens me fait immanquablement penser à la parole parabolique de Jésus.

### Une parole ouverte

Naguère, alors que la sémiotique cherchait à se construire des modèles d'organisation narrative du discours en partant des intuitions de Propp, le récit nous est apparu d'abord comme un genre littéraire auto-suffisant et fermé, l'événement annonçant [384] la destruction de l'ordre établi étant, à sa fin, compensé par la restauration de cet ordre. La formulation du récit fixé, défini par sa clôture, devait naturellement donner lieu à un débat sur son *ouverture*, interprétée comme une suspension et comme un débordement du surplus de la signification. Une telle stratégie narrative peut-être illustrée par la dernière séquence de *Deux Amis* de Maupassant que je me suis efforcé de mettre en évidence. En effet, les deux amis, condamnés à mort et fusillés, sont ensuite projetés à l'eau et tombent dans la rivière "debout". Cette figure rectiligne, droite, des deux corps debout exprime évidemment, sur le plan semi-symbolique la rectitude, le refus de "se coucher" et instaure, au-delà du récit achevé et par-delà la mort, l'affirmation d'un univers de valeurs autre. Il s'agit d'un univers de valeurs "plus fortes que la mort" – patrie, honneur, respect de soi, peu importe – posées de manière réellement indistincte, de valeurs indéfinies, ouvertes, dont l'existence seule est catégoriquement affirmée.

Le lecteur s'apercevra sans peine que c'est une parabole que je suis en train de dérouler à la recher-



che d'une définition appropriée de la parabole évangélique. Car qu'est-ce qu'une parabole si ce n'est une ouverture sur l'imaginaire, une problématisation du quotidien et de l'événementiel pour les ériger en interrogation et en responsabilisation de l'énonciataire, auditeur ou lecteur?

En effet, il suffit de comparer, même très superficiellement, la parabole évangélique aux autres formes paraboliques de la culture sémiotique – la parabole rabbinique des 1<sup>er</sup> et 2<sup>ème</sup> siècles, contemporaine de l'enseignement de Jésus, et la parabole coranique, postérieure quelque peu, mais traditionnelle dans sa forme – pour voir apparaître sa spécificité. Alors que les deux religions de la Loi sont avant tout préoccupées de la conservation de la parole de Dieu et utilisent la parabole, généralement de structure binaire, pour en donner l'interprétation correcte, Jésus paraît surtout soucieux d'interroger la Loi et, sans jamais la renier, de l'ouvrir en la problématisant. C'est Dieu qui, dans le Coran, est le garant de la Loi et de son interprétation; la parabole rabbinique installe souvent à l'intérieur de l'énoncé la figure du roi, représentant ou symbole de Dieu: le sujet de l'énonciation, confondu ou non avec le sujet de l'énoncé, dit alors la Loi et sanctionne son interprétation. Il en va autrement lors de la mise en place de la [385] parabole évangélique qui opère *le transfert de responsabilité* sur l'énonciataire, sujet récepteur du message, à qui, il revient de l'interpréter, de choisir "la bonne réponse" en l'intégrant dans l'ensemble des questionnements paraboliques. La parabole, abandonnant sa fonction didactique, se veut une maïeutique.

Plus que d'une quelconque forme parabolique soumise aux règles du genre, il s'agit d'un discours parabolique continu, à comprendre comme forme d'ouverture, comme manière de dire, comme style de répondre à la vie. Ainsi quand on pense, par exemple, à l'"histoire vraie" de la femme adultère lapidée, les hommes de la Loi, sommés à la commenter, en fixerait probablement les modalités d'exécution, alors que la réponse de Jésus, dépassant le problème de l'adultère, provoque dans le public un éventail d'interrogations de type: qu'est-ce qu'un homme sans péché? Comment vivre quand on est pécheur? Que vaut la justice des hommes? Une réponse-question, on le voit, qui crée chez l'auditeur une situation de dialogue intérieur et l'invite à prendre ses responsabilités. Il serait présomptueux et ridicule d'y voir une tentative de rechercher des critères d'évaluation des religions comme on essaie de le faire en comparant, par exemple, les théories grammaticales. Tout au plus pourrait-on renvoyer à la distinction récemment établie par Paul Ricoeur entre une éthique de la personne et la morale collective. Je dirais même, si j'y étais autorisé, qu'il s'agit là d'une véritable "théologie de la liberté"...

### Une autre rationalité

Revenons à des considérations plus proprement sémiotiques. La parabole, disions-nous, n'est pas une figure de rhétorique. Le discours parabolique que nous cherchons à comprendre et à définir n'est pas non plus un "genre littéraire" au sens traditionnel, circonscrit par des règles canoniques portant sur la "forme" et le "contenu". Il fait plutôt penser à ces organisations discursives qui se sont développées dès le XIX<sup>e</sup> siècle dans la littérature européenne – et qu'on appelle aussi improprement "genres" – et qui font appel, tel le discours fantastique, à l'ambiguïté, en installant l'incertitude, l'indécidabilité comme principe d'interprétation de la vérité du discours. Un tel discours est caractérisé par l'enchevêtrement [386] de deux isotopies véridictoires, dont tantôt l'une – la "réalité" du quotidien – tantôt l'autre – l'inattendu, le merveilleux – offrent la clef de lecture des enchaînements événementiels racontés.

La recherche d'un modèle analogique explicatif peut continuer. Il en est ainsi des réflexions d'un Henri Quéré<sup>4</sup> sur le statut ambigu de la citation: un texte cité peut afficher sa dominance, et le discours à l'intérieur duquel il s'encadre n'apportera que des éléments d'information complémentaires à son appui. Mais le contraire peut aussi être vrai, et la citation peut s'insérer dans le discours dominant, ne serait-ce qu'au prix de quelque adaptation ou déviation de sens. Dans cette perspective, le discours de Jésus intègre les références bibliques et poursuit son chemin en développant des

<sup>4</sup> Henri Quéré, *Intermittences*, PUF, 1992.



problématiques plus vastes et se construit comme un discours autonome.

Quelques éléments définitoires du statut du discours parabolique se précisent. Il s'agit d'un discours double, bi-isotope, dont le premier plan, posé à l'avance, est celui du bon sens et de la Loi; il sert de repoussoir à un second plan, en voie de construction, porteur des germes d'incertain, d'inattendu, de choquant. Deux modes de véridiction le caractérisent: un monde "établi" déploie parallèlement un autre monde, "problématique". Seule, la relation constitutive de la bi-isotopie fait encore problème: celle-ci paraît souple, oblique, cherchant à remplacer un *aut* catégorique par un *vel*, susceptible de recouvrir l'insertion du premier plan dans le second et obtenir la réconciliation des deux. C'est un des mérites du groupe lyonnais de sémioticiens que d'avoir enrichi la méthodologie sémiotique du concept de *ré-catégorisation*, illustrée par l'histoire du bon Samaritain: le Samaritain, un "étranger suspect" n'est pas transformé, comme la logique narrative canonique le laisserait supposer, en un "non-étranger crédible", mais en un Bon Samaritain, c'est-à-dire, "étranger, mais *homme*", la contribution parabolique biaisé, intégratrice consistant à surmonter l'antagonisme à l'aide d'une catégorie plus profonde, commune aux deux isotopies constitutives du discours.

Discours de la véridiction quant à son sujet, le discours parabolique est aussi un discours efficace, non seulement du [387] fait de sa forme qui ouvre pour le sujet récepteur un espace de liberté s'il est capable de l'assumer, mais aussi de ce que, le dire de l'un étant le faire de l'autre, il change de nature pour devenir un mode de penser et de sentir, une autre "culture", un "style de vie", pourrait-on dire en formulant avec plus de rigueur certaines préoccupations sociologiques récentes.

En effet, les transformations actuelles de nos sociétés ne manquent pas de remettre en question notre compréhension des modes d'organisation sociales: alors que les groupements territoriaux, les institutions établies et les classes sociales – critères selon lesquels les gens se reconnaissent et se posent les uns par rapport aux autres – s'effilochent et se diluent dans l'informe et l'uniforme. Les *formes de vie* – nous empruntons cette expression lourde de sens à Wittgenstein – paraissent alors comme des mondes susceptibles de rendre compte de la diversité des modes de sociabilité des hommes: on dirait que les individus, dispersés et solitaires, participent néanmoins à une certaine philosophie de la vie, à une manière de vivre, de répondre au monde qui les entoure et même parfois de dire autrement que dans leur monologue intérieur, – que les personnes constituent des "communautés d'esprit" qui les dépassent ou les unissent. Sans s'interroger pour l'instant sur le statut spécifique de ces organismes sémiotiques, on pourrait dire qu'à côté des "styles de vie" qui semblent caractériser cette fin de siècle, tels que l'absurde, l'insignifiance et la dérision, il y aurait de la place, en interrogeant le discours parabolique, pour une forme de vie qui serait tout simplement celle d'une certaine façon, rare, d'être chrétien.

pubblicato in rete il 27 febbraio 2012